

Journal de voyage d'un Troyen en Extrême-Orient et autour du monde

[avec une préface de H. Jullemier],

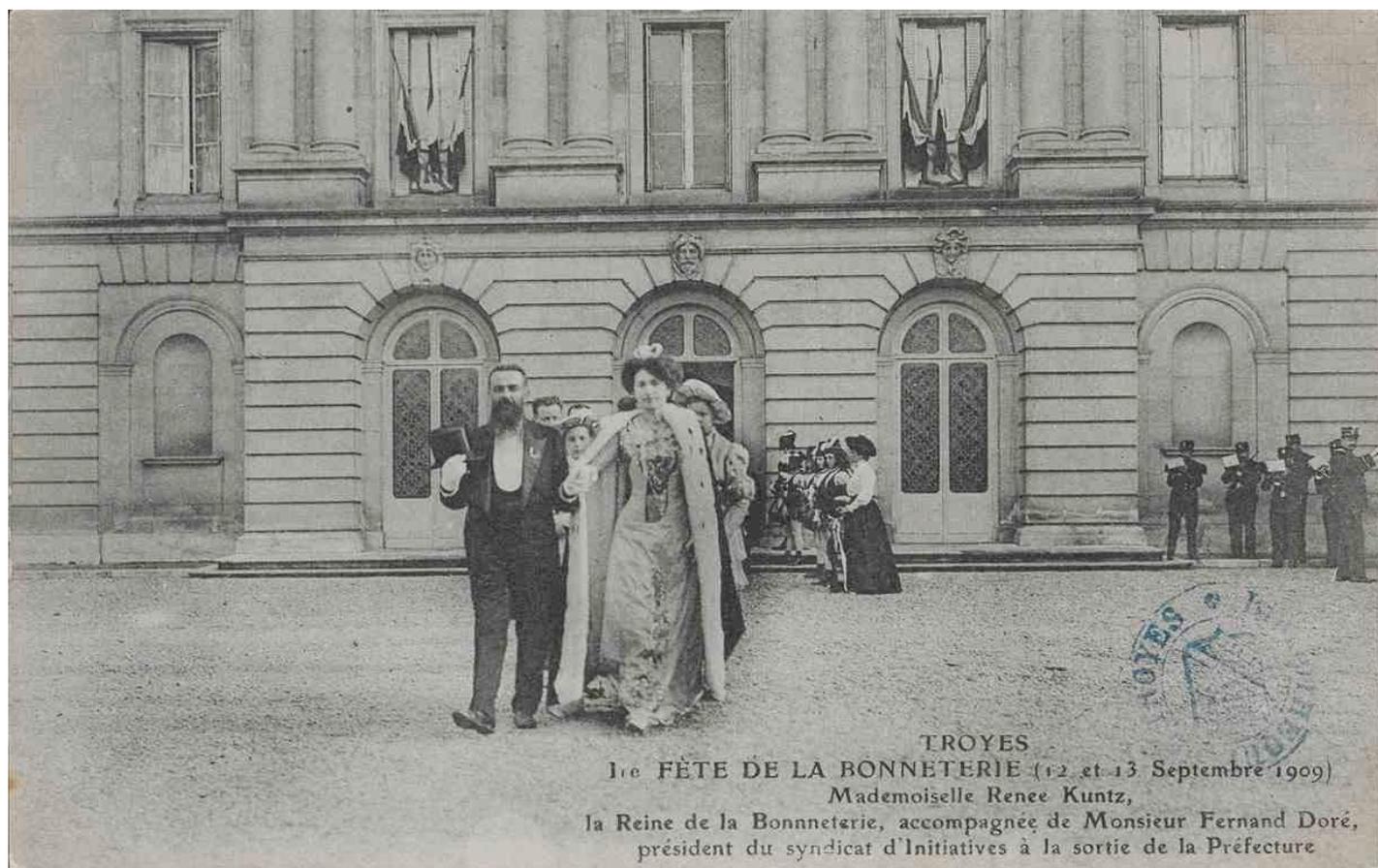
Troyes, impr. de G. Ardouin, 1900

(cote de la médiathèque : cl. 12.2887)

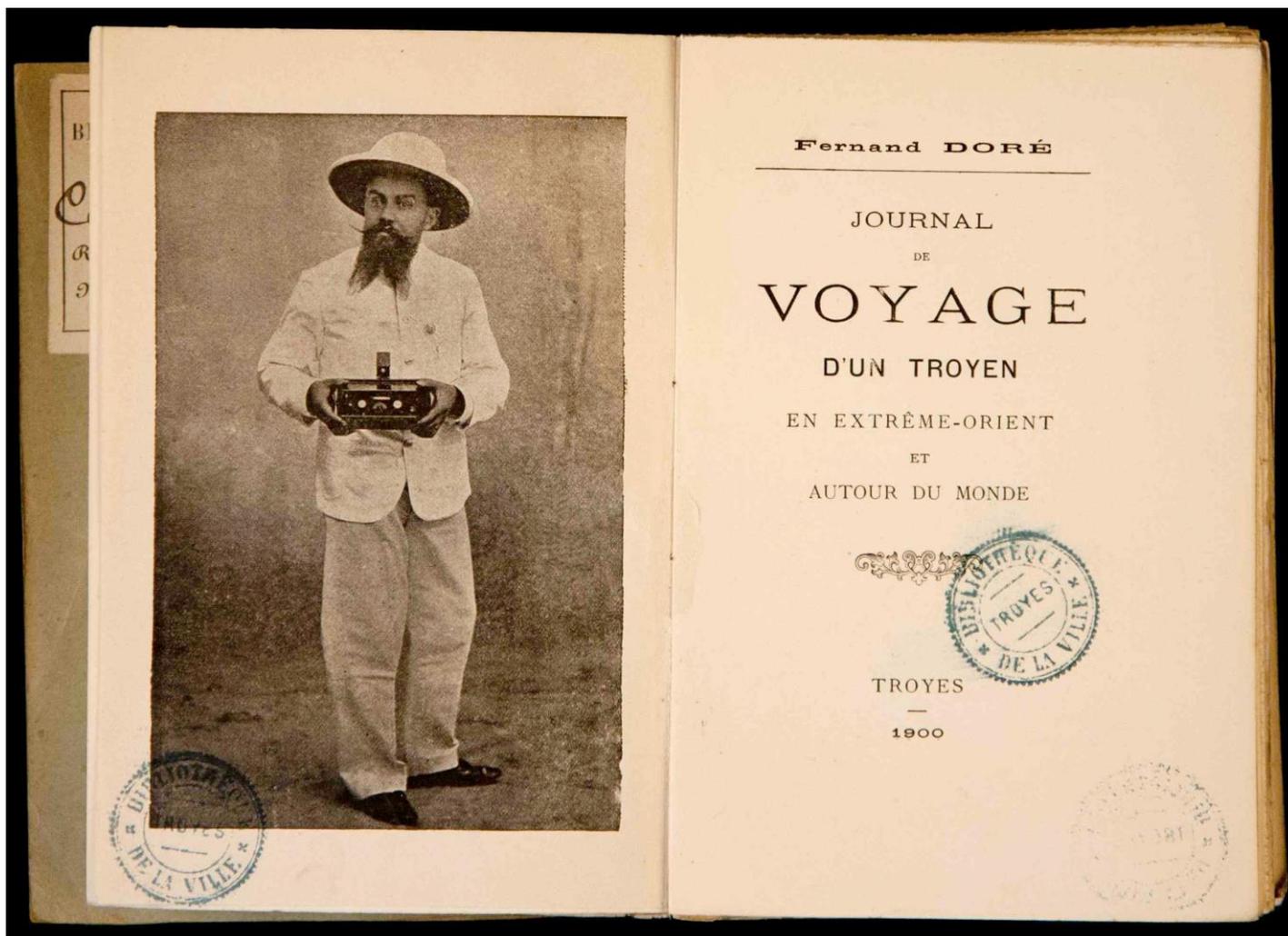
(Dossier réalisé par le service éducatif de la médiathèque de Troyes)

En 1898, l'industriel troyen Fernand Doré entreprend en voyage autour du monde, de l'Extrême-Orient à l'Amérique, en bateau et en train. Il en tire son *Journal de voyage d'un Troyen en Extrême-Orient et autour du monde*, publié en 1900. Une deuxième édition, illustrée de photographies, sort en 1916.

Né en 1860 à Fontaine-les-Grès, dans l'Aube, Fernand Doré appartient à la dynastie des patrons de l'entreprise de bonneterie Doré-Doré. Notable troyen, conseiller au commerce extérieur de la France, fondateur du Conservatoire de musique de Troyes, il préside également de nombreuses sociétés sportives et touristiques.



(Cote médiathèque : CP 661)



Le dossier recense en certain nombre d'extraits particulièrement significatifs du journal. Ils illustrent les conditions d'un grand voyage à la fin du XIX^e siècle, le contrôle d'une grande partie du monde par les Européens, la sociabilité de la grande bourgeoisie industrielle, l'état d'esprit d'un notable français de l'époque, tant vis-à-vis des autres grandes nations, qu'à l'égard des populations colonisées et dominées. On pourra guider la réflexion autour des thèmes suivants :

- Les objectifs du voyage de Fernand Doré : à mettre en relation avec le phénomène de l'industrialisation et son métier de grand industriel du textile (voir notamment préface + 1^{er} février + 4 février + 19 mars + 31 mars)
- Les conditions d'un voyage « en Extrême-Orient et autour du monde » à la fin du XIX^e siècle : la vie sur un navire transocéanique ou dans un train transcontinental, la durée d'un tel voyage, les séjours touristiques, les relations sociales... L'ouvrage de Fernand Doré joint une carte sur laquelle est tracé son itinéraire, mais on pourra envisager de la faire réaliser par les élèves en précisant la durée des étapes.
- Le regard d'un Européen sur les territoires et les populations indigènes rencontrés.
- Les tensions entre grandes puissances européennes au tournant du XX^e siècle.

PRÉFACE

A mon ami FERNAND DORÉ,
à Troyes.

Tu m'as demandé, mon cher ami, de faire précéder ton récit de voyage de quelques lignes d'introduction. Je le fais d'autant plus volontiers que c'est en partie sur mes conseils que tu as fait ce tour du monde, et je suis heureux de cette occasion de te féliciter encore une fois de la détermination que tu as prise de te faire « globe trotter » et des premiers succès qui ont couronné cette entrée dans la carrière.

C'est un axiome devenu élémentaire en matière économique que l'on ne peut conquérir de nouveaux marchés qu'en allant sur les lieux se rendre compte des besoins du pays et tenter soi-même de nouer des relations. C'est ce que nos concurrents n'hésitent pas à faire, et tu as pu t'en rendre compte. Dans quelle pro-

portion, hélas! étaient les Français parmi les voyageurs que tu as rencontrés? Nous comptons trop, nous autres, sur la réputation de nos produits; nous attendons chez nous la venue d'un client qui n'arrive plus guère, car aujourd'hui c'est lui qui reçoit la visite du fabricant. Quant nous consentons à entrer en rapports avec l'étranger, c'est par le système suranné de représentants pris sur place et qui trop souvent n'offrent que de médiocres garanties. Il faut le répéter, c'est en se déplaçant que les Anglais hier, les Allemands aujourd'hui, ont su faire connaître et apprécier leurs articles dans toutes les parties du monde. Tu l'as compris et tu as voulu les imiter. Tu as donné là aux commerçants et aux industriels troyens un exemple qui ne sera sûrement pas inutile. Encore quelques voyages, parmi nos compatriotes champenois, comme celui que tu viens de faire, et le courant sera créé.

Tu as écrit ton récit d'un style simple et sans prétention, reproduisant les notes prises sur place au courant de la plume. Tu lui as conservé ainsi la fraîcheur

d'impressions et la sincérité qui constituent, dans un pareil ouvrage, les qualités tout à fait essentielles. Ce n'est pas une œuvre littéraire que tu as entendu soumettre à la critique. Tu as voulu montrer que le « Tour du Monde » qui était encore considéré par la génération précédente comme une entreprise d'une hardiesse extraordinaire ne présente plus aujourd'hui aucune difficulté; tu as vu et raconté que partout on trouvait le confortable et bien souvent plus qu'en France, car il s'en faut que nous ayions le monopole des bons hôtels et des moyens de transport faciles et à bon marché. C'est donc un service que tu as rendu en apportant ce témoignage, et tu as ainsi mérité, non seulement les félicitations, mais encore les remerciements de tous ceux qui s'intéressent réellement au développement de notre commerce extérieur.

Ce qu'il fallait démontrer.

H. JULLEMIER,
Consul de France.

Paris, 7 janvier 1900.

De Marseille à Ceylan en passant par le canal de Suez, à bord de la *Ville de la Ciotat*

Dimanche 30 janvier 98

Hôtel du Louvre et de la Paix, Marseille

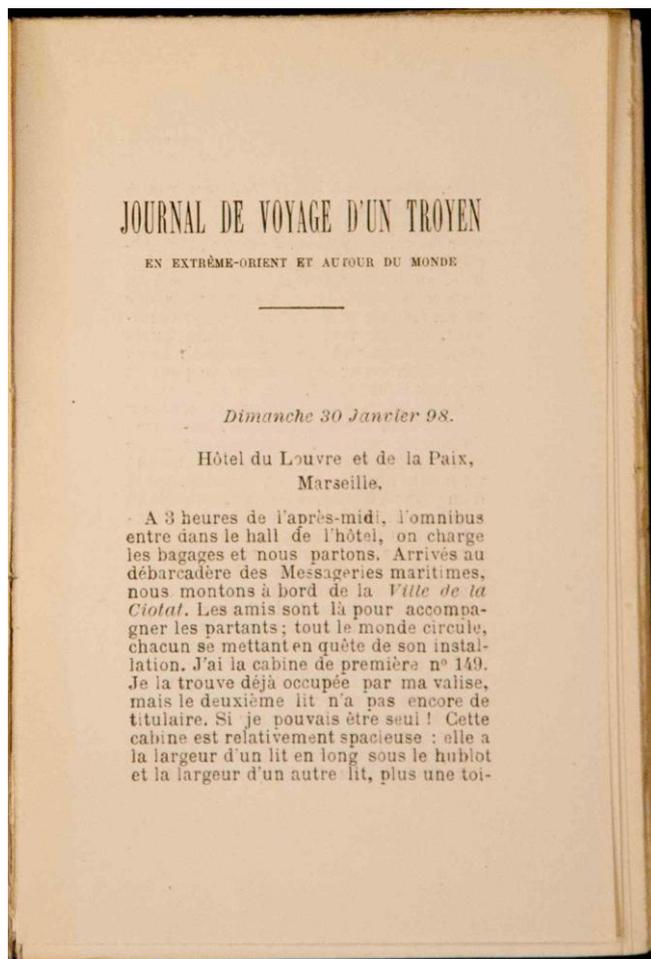
A 3 heures de l'après-midi, l'omnibus entre dans le hall de l'hôtel, on charge les bagages et nous partons. Arrivés au débarcadère des Messageries maritimes, nous montons à bord de la *Ville de la Ciotat*. Les amis sont là pour accompagner les partants ; tout le monde circule, chacun se mettant en quête de son installation. J'ai la cabine de première n°149. Je la trouve déjà occupée par ma valise, mais le deuxième lit n'a pas encore de titulaire. Si je pouvais être seul ! Cette cabine est relativement spacieuse : elle a la largeur d'un lit en long sous le hublot et la largeur d'un autre lit, plus une toilette. Mes amis Paul et Mad, qui ont à Saigon, ont une cabine voisine de la mienne et plus confortable encore. Je vais voir leur installation. Je trouve Paul occupé à défaire ses sacs, prendre ses habits, encombrer tout ; il m'engage à en faire autant avant que quelque voyageur ne survienne, de façon que le nouvel arrivant, à cette vue, demande une autre cabine. Je vais suivre son conseil. Nous nous retrouvons ensuite sur le pont et visitons le bâtiment.

La salle à manger, qui peut contenir 120 personnes, est magnifique. Au-dessus de la table centrale, le plafond est à jour et une galerie forme le salon de musique où monte un bel escalier. Ce salon, garni d'un piano à queue de gaveau, est orné de jolies peintures genre Watteau. Nous visitons le salon des dames, blanc et bleu, genre Louis XVI, puis la salle de lecture avec une bibliothèque bien fournie à l'usage des passagers et deux tableaux assez réussis, représentant deux vues du port de Marseille. Tout cela est très propre, très luxueux et d'un fort bel aspect.

Mais l'heure du départ approche. Nous remontons sur le pont et voyons que l'on est occupé à charger la poste. Les sacs de dépêches sont apportés sur les épaules d'hommes qui se suivent en file indienne et il y en a toujours et toujours. Enfin voici la cloche du départ qui sonne. C'est le moment des derniers adieux, moment pénible pour ceux qui partent et pour ceux qui accompagnent. On s'embrasse, on s'étreint, les mouchoirs sortent, on se dit encore quelques mots, pas moyen de se quitter, on s'embrasse encore, enfin on s'arrache en sanglotant ; cela fait peine à voir. Il n'y a plus que les passagers à bord, et les sacs de dépêches continuent toujours à défiler sur les dos des porteurs. Enfin les planches sont retirées, les amarres sont amenées, le remorqueur s'attèle à l'avant et on se demande comment cette coquille de noix va pouvoir mettre en mouvement ce colosse. Cela se décolle cependant peu à peu, on part, on est parti !

Je me précipite à ma cabine, personne ! Je vais donc être seul ! Quelle chance !

Nous passons entre les deux jetées noires de monde ; des mouchoirs s'agitent de tous côtés ; on entend des cris, des souhaits. Quelques tours d'hélice et nous voilà en pleine mer. Nous devons partir à quatre heures, il en est cinq déjà, et après une station sur le pont, occupée à contempler le panorama de Marseille qui disparaît, nous descendons à la salle à manger pour dîner. Nous nous installons à une petite table de si, dans un coin, car sous cette table passe un courant d'air chaud où nous mettons nos pieds pour nous réchauffer. Le maître d'hôtel vient placer les passagers d'après une liste dressée par le commandant, et nous invite à prendre la place qui nous a été assignée. Mais Paul, qui a froid, ne veut pas quitter sa table, et le maître d'hôtel n'insiste pas. Sur notre désir, il nous donne comme vis-à-vis deux autres passagers qui vont à Saigon, M. M..., directeur de la Banque de l'Indo-Chine, et sa femme.



La salle à manger, éclairée par de nombreux globes électriques, a un aspect superbe. Il y a peu de toilettes, deux dames seulement sont décolletées, les deux voisines du commandant. En face de lui est le ministre de France au Japon qui retourne à son poste. Après le dîner, qui est passable, on nous sert du café très fort et très mauvais et nous allons au fumoir attendre le thé de neuf heures. Après quoi nous faisons un peu de musique. Les partitions du bord sont nombreuses : *Faust, Carmen, Lakmé*, etc. A onze heures, presque tout le monde est au lit.

Lundi 31 janvier

A mon réveil, vers 7h ½, j'ouvre mon rideau et je vois, en face, la terre. C'est la Corse. Nous traversons le détroit de Bonifacio. [...]

Les passagers arrivent peu à peu pour prendre leur premier déjeuner. A bord, une des principales occupations est de manger. Dès six heures du matin, on sert des œufs, du thé, du café. A dix heures, déjeuner copieux. A une heure, thé ou bière avec viande froide. A quatre heures, bouillon. A six heures, dîner très abondant. A neuf heures, thé. Les Anglais, pour lesquels surtout a été institué ce régime intensif, ne manquent aucune de ces séances et, entre temps, vont faire au fumoir des intermèdes agrémentés de nombreux alcools ; on s'y peut faire servir, en effet, toutes les consommations possibles, en payant comme au café.

La journée est occupée à des promenades sur le pont, à des parties de jacquet, à la musique. M. M... a un répertoire très varié de chansonnettes comiques. Paul et Mad jouent des valse à quatre mains. Quelques curieux paraissent, mais timidement. La glace n'est pas encore rompue entre les passagers : on s'observe, on se tâte, et il en sera ainsi jusqu'à Port-Saïd.

Mardi 1^{er} février

Jusqu'ici la mer a été d'huile, et le temps beau, mais froid. Ce matin, il pleut à verse. La brume nous empêche de voir les îles Lipari, groupe de petits rochers volcaniques dont quelques-uns n'ont pas plus de 10 à 12 habitants.

Nous passons le détroit de Messine et apercevons Reggio dont, à travers une éclaircie, nous distinguons parfaitement les maisons en amphithéâtre. Toute la côte est très accidentée, les villages semblent accrochés au haut des sommets, la verdure est rare, et l'aspect général est sauvage. En face la Sicile, c'est la Calabre, la patrie des brigands. [...]

Le temps est toujours brumeux et nous ne parvenons pas à distinguer l'Etna. Mais le vent se lève, et à 11 heures, quand nous nous mettons à table, le bateau commence à avoir un petit mouvement de roulis. Mad, qui a exprimé le désir d'assister à une tempête pour éprouver si elle serait malade, va être servie à souhait.

En peu de temps, le mouvement devient si fort qu'on a peine à rester debout. Nous nous en apercevons quand nous voulons sortir de la salle à manger et gagner le fumoir. Le vent balaie le pont et promène les chaises qu'on est obligé de remiser. [...]

Je vais me mettre sur ma chaise longue qui se trouve près de celle d'un passager avec qui j'engage la conversation. C'est M. L..., magistrat à Nouméa. Il est surpris de voir un industriel français qui va se rendre compte par lui-même des articles demandés dans nos colonies : il n'a pas vu cela souvent et il m'en félicite. Il me parle d'une cotonnade imprimée à grandes fleurs de couleurs vives qui sert de vêtement aux indigènes de Tahiti ; c'est une maison anglaise qui la fournit, et cela malgré les droits énormes qui leur sont appliqués, tandis que les articles français ne paient que 4 % *ad valorem*.

Il faudra examiner cela.

Pendant ce temps, la mer grossit toujours. On est obligé d'attacher les chaises après le fumoir qui se trouve sur le pont. [...] A ce moment, le spectacle est magnifique... pour ceux qui ont le cœur solide. Pour le thé de deux heures on n'a pas eu le temps de fixer la vaisselle, car la tempête est venue trop vite, et tout ce qui était servi, roule des tables à terre dans un fracas énorme. Dans les couloirs, qui sont très étroits, on se trouve tout à coup aplati contre une paroi sans pouvoir se décoller avant que le bateau fasse son mouvement en sens inverse. Les cabines ont un aspect lamentable : les valises, les chaussures, tout ce qui est sur le plancher, se promène d'une

cloison à l'autre [...] ; l'eau entre par les hublots mal fermés et mouille les lits. Je fais grâce des gémissements des malades.

Voici le dîner. Sur 90 personnes, 30 au plus y assistent dont une demi-douzaine de dames. On a mis les violons pour éviter la casse. Les violons sont des espèces de chevalets de la largeur de la table, percés de trous dans lesquels passent des ficelles tendues destinées à maintenir les assiettes, les verres, les bouteilles, etc. Les garçons font des prodiges d'équilibre pour apporter les plats [...].

Vers 10 heures la mer se calme un peu, mais les oscillations du bateau continuent, et mes vêtements pendus dans ma cabine me font l'effet de balanciers.

Mercredi 2 février

Le vent a beaucoup diminué, mais, à midi, en allant consulter le tableau des distances parcourues, nous constatons que le mauvais temps nous a retardés et que nous ne serons à Port-Saïd que demain soir très avant dans la nuit.

Jeudi 3 février

Nous nous réveillons cette fois avec un soleil splendide et nous sommes heureux de voir que la *Ville de la Ciotat* marche à toute vapeur pour regagner le temps perdu. A la tombée de la nuit, on commence à mettre les housses sur les meubles, à calfeutrer par des toiles les ouvertures de la salle à manger. Dans les cabines, chacun renferme les vêtements clairs. C'est qu'on doit faire du charbon à Port-Saïd, opération peu agréable pendant laquelle tous les passagers quittent le bord. Nous en usons environ cent tonnes par jour, ce qui représente une dizaine de wagons. [...]

Peu à peu les lumières de Port-Saïd deviennent distinctes. Un petit vapeur nous amène un pilote pour entrer dans le port. Enfin nous ancrons et aussitôt nous sommes entourés d'une nuée de petites barques avec une lanterne à l'avant, où se démène une foule d'Arabes criant et hurlant.

L'escalier est descendu à tribord ; il a 26 marches, ce qui représente un beau 1^{er} étage au-dessus de l'eau [...]. Nous descendons, et c'est à qui, parmi les bateliers, se disputera l'honneur de nous conduire à terre. Il y a au plus 50 mètres du bateau au quai et il faut payer 60 centimes (6 pences) par tête ; c'est le tarif écrit sur la lanterne. Nous prenons la grande rue de Port-Saïd en face du débarcadère. Il est minuit, mais tout est encore éclairé ; dans ces pays on vit autant la nuit que le jour. Une foule d'Arabes nous assaillent, nous offrant des allumettes, des collerettes, des photographies, et même des ânes tout sellés pour la promenade.

Nous avons quatre heures à passer à Port-Saïd, et nous ne voulons pas rentrer au bateau avant le départ, pour éviter le charbon. Nous allons à l'Eldorado, croyant nous trouver dans un café chantant ; mais nous tombons au milieu d'un bal. On nous explique que la salle a été louée pour un bal de société, et, sur notre belle mine de voyageurs, le propriétaire décide le Président de la Société à nous admettre, pensant sans doute que nous ferions de la consommation. [...] Les messieurs sont en habit noir, très corrects, quelques-uns en smokings. L'élément féminin est en toilettes claires, en toile, mousseline, voire en soie. C'est, en somme, le genre des bals de société de Troyes. Tout le monde danse, jeunes et vieux, sans paraître incommodés par la chaleur. [...]

Nous rentrons à bord à 4 heures, après avoir fait quelques achats, et dix minutes après le bateau lève l'ancre. La plupart des passagers restent quelques instants sur le pont pour voir l'entrée du canal de Suez qui, éclairée à la lumière électrique, présente un très beau spectacle.

Vendredi 4 février

Nous sommes dans le canal. A droite une plaine de sable sans fin, et le long du bord un petit chemin de fer qui va jusqu'à Suez ; à gauche une chaîne de montagnes dont un pic se distingue au loin. C'est la Sinaï. L'aspect général est triste et il va en être ainsi toute la journée. La vue n'a pour se reposer que les petites stations le long du chemin de fer, véritables oasis de verdure avec de coquettes petites constructions.

Nous passons à Ismaïlia, qui se trouve juste au milieu du canal, et nous traversons les immenses lacs Amers. Un magnifique coucher de soleil termine cette journée monotone.

Après dîner nous arrivons à Suez et nous stoppons après être sortis du canal pour permettre à notre pilote de descendre dans son petit vapeur et pour prendre quelques passagers, parmi lesquels M. B..., résident général en Annam. Ce dernier est un ami de Paul, qui me présente presque aussitôt : « M. F. D..., fabricant de bonneterie à Troyes. » - « Enchanté, Monsieur. Vous venez chez nous ? » - « Oui, je vais voir ce qu'on peut y vendre ». - « Vous voulez fabriquer des articles d'exportation pour nous ? » - « Oui. » - « Eh bien, c'est superbe et pas commun ! Mes compliments ! »

Samedi 5 février

Est-ce la mer Rouge qui exige l'étiquette ? Pour le dîner on fait toilette, les messieurs en smoking pour la plupart. [...]

Ma journée a été en grande partie consacrée à développer les clichés des photographies que j'ai prises le long du canal de Suez, et à faire de l'anglais avec un jeune insulaire dont j'ai fait la connaissance. Je lui donne des leçons de français et lui me donne des leçons d'anglais.

Dimanche 6 février

Les passagers adoptent pour la plupart dès aujourd'hui le costume colonial. [...] Presque tout le monde a le casque dont il y a une variété de spécimens : j'ai eu soin de m'en acheter un à Port-Saïd.

La chaleur étant déjà très forte, 25 degrés, on passe la journée étendus sur des chaises longues [...].

La température me fait craindre pour le dîner où nous devons paraître en toilette, mais je suis agréablement surprise en trouvant dans la salle à manger une fraîcheur délicieuse. Huit ventilateurs (hélices à ailettes) fonctionnent à la vitesse de 600 à 750 tours à la minute. [...] De même dans les cabines, on a pris toutes les précautions pour donner un peu de fraîcheur ; on a relevé le carré de métal au milieu duquel se trouve le hublot, ce qui fait de belles fenêtres carrées de 60 à 70 centimètres de côté, et on a posé les manches à air. Grâce à ces précautions, la température devient presque supportable et permet de dormir.

Lundi 7 février

J'entends à mon réveil les matelots qui, pieds nus, lavent le pont à grande eau. Cela me tente ; je défais mes sandales, retrousse mon pantalon et me promène en barbotant. C'est une sensation délicieuse que je prolonge une bonne demi-heure. Désormais je me livrerai à cet exercice chaque matin ; avec la douche, ce sera mon meilleur remède contre la chaleur. Le bateau contient, en effet, 8 ou 10 cabines avec appareil à douches, et l'on peut prendre des bains à toute heure du jour. Tous les passagers commencent leur journée par une vigoureuse aspersion. A 6 heures, il fait déjà 25 degrés. [...]

Malgré cela, deux Anglais ont imaginé d'organiser sur le navire une partie de cricket. [...]

La salle à manger présente encore une innovation : les ventilateurs ne suffisant plus, on y a installé des pankas. Imaginez de grands rectangles d'étoffes un peu épaisses, attachés à des montants en bois qui se trouvent tous reliés à une corde tirée, extérieurement à la salle à manger, par quatre individus qui, dans la circonstance, se trouvent être des nègres. A bord des navires qui font cette ligne, il y a toujours beaucoup de noirs, car on les emploie presque exclusivement pour les chaufferies des machines. Ces pankas sont donc des sortes de grands éventails. [...]

Une autre distraction des passagers consiste à faire une poule sur la vitesse du bateau et le chemin parcouru dans les vingt-quatre heures. La poule est d'un franc par tête. On cherche ainsi à tuer les heures qui s'écoulent avec monotonie ; nous avons sept jours encore avant d'arriver à Colombo, sans toucher terre, sans

autre vue que celle des rares navires qui passent, et des bandes de marsouins qui viennent jouer à l'avant du bateau. Il faut s'armer de résignation.

Mardi 8 février

Les Anglais sont vraiment étonnants de sang-froid, de sans-gêne et d'esprit méthodique. Partout où on les rencontre, chez les autres aussi bien que chez eux, ils font leurs petites affaires en faisant abstraction complète d'autrui.

J'ai déjà raconté comment mes joueurs de cricket avaient accaparé toute une partie du pont pour organiser leur partie. Que de fois dans le cours de ce voyage j'aurai à constater leur sans-façon ! Mais au moins ils ne sont pas gênés par le respect humain, ni par la crainte du ridicule, dans leurs costumes et dans leur manière d'agir, et ils font bien et franchement ce qu'ils croient utile pour eux-mêmes.

Je faisais ces réflexions en voyant ce matin le colonel des volontaires d'Australie faire les cent pas sur la partie gauche du pont pendant que deux autres Anglais l'imitent sur la partie droite. [...] Il parcourt toute la longueur du pont réservé aux premières, soit 90 mètres, à grandes enjambées. C'est vraiment du sport, car au bout d'une heure de cette marche accélérée, la sueur lui coule le long des joues. Je calcule que, pendant ce temps, il aura fait environ 6 kilomètres $\frac{1}{2}$. Il faut du courage pour s'astreindre à cet exercice sur un bateau et par cette chaleur.

L'après-midi, j'ai fait la connaissance d'un passager qui va en Australie faire des achats de laine pour une maison de Roubaix. Il me raconte qu'il fait ce voyage pour la quatrième fois et me donne des renseignements intéressants sur le pays. [...]

Mercredi 9 février

Il y a un peu de roulis ; beaucoup de passagers restent dans leurs cabines. Et puis la monotonie de la traversée se fait sentir : on est fatigué de la longueur du voyage et de la nourriture vraiment trop uniforme et trop peu soignée que nous sert le gargotier du bord. Il semble que tout le monde soit mal en train. Journée mélancolique.

Jeudi 10 février

Tous les compagnons de voyage à peu près me sont aujourd'hui connus, sauf un gros monsieur qui, depuis hier, exhibe un casque d'une blancheur immaculée et une tunique en coutil blanc, avec deux étoiles en or au col et des espèces de dessins soutachés en blanc sur sa poitrine, et six boutons par derrière aux simili-pans de sa tunique. Il cause à peu de monde et se renferme dans une réserve hautaine. On me dit que c'est l'administrateur des îles Sous-le-Vent. Quel titre ronflant ! Il y a bien des notabilités à bord, le ministre de France au Japon, le gouverneur de Tahiti, le résident général de l'Annam, le président du tribunal de Nouméa, le directeur de la Banque de l'Indo-Chine, des consuls etc. ; mais l'administrateur des îles Sous-le-vent est le plus impressionnant. [...]

Les journées des 11, 12 et 13 février se passent sans incident à travailler, faire de la musique et jouer au cricket avec les Anglais. Ce dernier jour on remarque une certaine animation : chacun fait ses malles. C'est, en effet, demain matin, de très bonne heure, que nous devons arriver à Colombo.

De Ceylan à Singapour

Lundi 14 février

[...] Nous commençons à apercevoir Colombo, son port formé par une rade immense et la forêt de mâts des navires. Nous passons près de deux bâtiments de guerre allemands partis depuis six semaines pour la Chine et que des avaries ont retenus plusieurs fois en route, au désespoir sans doute de l'empereur Guillaume, mais à la joie des Anglais qui ne tarissent pas de railleries ; puis deux croiseurs russes, également en route vers l'Extrême-Orient. Nous accostons à côté du *Melbourne* qui doit nous emmener ce soir vers Singapour. Tout auprès est le *Laos* qui vient de Chine et qui va emporter nos lettres. Le port est rempli d'une multitude de jonques, de bateaux de formes primitives et extraordinaires. Tout cela grouille et donne une animation dont on ne peut se faire une idée. [...]

Mais nous sommes pressés d'aller à terre et de fouler le sol de cette merveilleuse île de Ceylan qui passe pour le paradis d'ici-bas. Un petit vapeur nous mène en quelques minutes à l'appontement. Nous sommes tout d'abord assaillis par des individus qui ont une sacoche au côté et qui nous crient : « Monsieur Capitaine, changer bonnes roupies ! L'argent français n'a pas cours ici ; il faut changer et recevoir 11 roupies $\frac{1}{2}$ pour 20 francs.

L'aspect de Colombo est celui d'une grande ville européenne du midi ; les habitations seules, avec leurs terrasses et leurs patios, ont un cachet particulier. Mais les rues donnent bien l'impression d'une cité et d'un port prospères. Nous voyons là sur le vif ce que peuvent faire les Anglais dans leurs colonies ; mais nous aurons bien d'autres surprises à cet égard à Singapour et surtout à Hong-Kong, et la comparaison entre l'animation de ces grandes places de commerce et nos grands centres de l'Indo-Chine sera malheureusement trop rarement à notre avantage.

Les Cinghalais ou habitants de Ceylan nous sont un peu connus depuis que des barnums en ont amené une troupe à Paris au Jardin d'Acclimatation. [...]

Nous nous asseyons quelque temps sur la terrasse de l'hôtel Oriental, où nous saisissons les détails de la vie extérieure, et où nous déjeunons ma foi, fort bien ; je me rappelle surtout le beurre frais dont nous sommes régales. Pendant la sieste, assis sur des chaises longues en bambou, au milieu d'une foule d'Anglais et d'Anglaises tous vêtus de blanc, ce qui, entre parenthèses, est d'un fort joli effet, nous sommes importunés par une procession sans fin d'indigènes qui viennent nous offrir toutes sortes d'objets, principalement de la bijouterie et des pierres non montées. Inutile de dire que le marchandage est ici féroce comme dans tous les pays d'Orient : on offre en général le dixième de ce que demande le marchand.

Mais il faut aussi voir un peu la campagne et contempler cette végétation luxuriante qui est la grande beauté de Ceylan. Nous prenons une voiture, sorte de petite tapissière pouvant contenir 4 personnes, et traînée par un petit cheval gros comme un petit âne, qui va trotter deux heures sans paraître fatigué. Le cocher indigène ne parle qu'anglais, et ses explications obligeantes seront en grande partie perdues pour nous, car nous ne sommes pas encore très experts dans cette langue et la prononciation indigène apporte une complication de plus qui nuit à nos rapports. Nous faisons le tour de Colombo et voyons la pagode, le champ de courses, le club, les casernes. Mais, ce que nous admirons surtout, c'est cette verdure magnifique où toute la gamme de la couleur verte est représentée, cette abondance de fleurs, cette fraîcheur, cette terre rouge sans poussière, ce soleil qui fait ressortir toutes les nuances. Quel repos pour les yeux et pour l'esprit qu'une telle promenade après quinze jours d'internement sur un bateau ! Sur la route nous croisons des quantités de bicyclettes et surtout de pousse-pousse traînés par des Indiens ruisselants de sueur dont quelques-uns parviennent à nous dépasser. Nous traversons le quartier indigène et le marché où grouille une foule étrangement bigarrée ; il y a là de belles cinghalaises vêtues d'un jupon et d'un corsage de coutil blanc décollété en cœur et bordé d'une dentelle de 5 à 6 centimètres qui se détache sur leur peau bronzée ; quelques-unes tiennent à la main un petit mioche haut comme une botte, qui trotte à côté de sa mère. Ces enfants ont un costume composé uniquement d'une ficelle passée autour des reins, ce qui leur fait saillir le ventre et leur donne un aspect bedonnant. Je comprends que Paul n'exagérait rien quand il me disait que dans ce pays on pouvait habiller toute une famille avec une pelote de ficelle !

N'oublions pas les très originales voitures à bœufs, sortes de chariots bas, recouverts de joncs tressés : un ou deux petits bœufs les traînent et trottent aussi vite que nos chevaux.

Mais il est temps de retourner à bord et d'aller nous installer sur le *Melbourne*. Ah ! ce n'est plus le confortable de la *Ville de la Ciotat*. Le *Melbourne* est un vieux bâtiment qui date de 1875 ; il n'a qu'un seul pont, très encombré, où les passagers de deuxième classe ont également accès. Une seule bonne note à l'actif de ce bâtiment : la cuisine y est tout à fait bonne. Mais c'est insuffisant.

Ma cabine est à bâbord, ce qui est préférable pour aller en Chine, car on y a moins de soleil. [...] En revanche je ne suis pas seul : j'ai un camarade de cabine.

[...]

15 au 19 février

La traversée continue avec la même monotonie, sans le moindre incident. [...] Le 18, nous distinguons les côtes de la pointe d'Atchin, au nord de Sumatra. C'est ce pays qui donne tant de fil à retordre aux Hollandais, qui, malgré des sacrifices énormes, ne peuvent arriver à dompter les peuplades sauvages qui l'habitent. Il faut y faire des expéditions continuelles qui coûtent fort cher, car il est établi qu'un soldat venu de Hollande coûte, au moment de son débarquement à Sumatra, 3000 fr. Mais s'ils lâchaient pied, ils perdraient tout prestige vis-à-vis de leurs autres colonies, et ils risqueraient de voir les Anglais s'empressez de prendre leur place. Inutile de dire du reste que ce sont les négociants anglais de Singapour qui fournissent aux indigènes d'Atchin leurs armes et leurs munitions. Cette contrebande se fait sur une vaste échelle, malgré les bâtiments de guerre hollandais qui surveillent les côtes. La journée du 19 se passe en préparatifs pour ceux qui doivent quitter le bateau à Singapour. C'est là que je vais me séparer de mes amis Paul et Mad, mes compagnons de voyage depuis Marseille. Désormais je vais poursuivre ma route tout seul, sans être assuré de me trouver avec des compatriotes. Je n'y pense pas sans une certaine appréhension.

A Singapour

Dimanche 20 février

Je me réveille à 5 heures, termine nos malles et, vers 7 heures, nous arrivons à Singapour. Nous allons nous ranger le long du wharf, un peu plus loin que le *Godavery*, qui doit nous emmener à Batavia. [...]

Il fait un soleil intense et tous ont revêtu le costume blanc. Au moment où nous accostons, nous apprenons que le *Godavery* ne partira que le samedi suivant. [...]

Je vais au *Godavery* et trouve un officier qui me dit que le bateau est en réparation et ne pourra partir avant samedi, mais que sans doute un bateau hollandais partira mercredi. C'est un retard de trois jours qui me laissera juste le temps de voir ce que l'on peut faire à Singapour. Cela peut s'arranger.

Nous descendons à terre avec Paul et Mad et prenons une petite voiture à quatre places, fermé sur les quatre faces par des lames de persiennes. Quand le cheval trotte, et c'est sans arrêt, il y fait relativement frais.

Quel mouvement et quelle animation ! Ici ce sont les Chinois qui sont en majorité.

Tout à l'heure nous les avons vu monter le charbon à un bâtiment. Deux par deux, ils portent un gros panier de charbon, qui doit bien peser 50 kilos, suspendu à une perche en bambou qui passe sur leur épaule et ils trottent avec cela et il y en a plusieurs files indiennes sans discontinuité : on dirait une fourmilière jaune qui va prendre le bâtiment d'assaut.

Chaque file passe devant un contrôleur assis à l'abri d'une petite guérite qui, à chaque voyage, donne une sapèque (petite pièce de monnaie chinoise) au premier des deux porteurs, celui-ci, sans ralentir sa course, la prend en passant comme au vol. C'est simple comme contrôle, les hommes se trouvent payés et le nombre de sapèques données indique la quantité de sacs de 50 kilos chargés. Ça n'est pas compliqué comme écritures.

C'est à Singapour où un vaisseau a le plus tôt fini de faire son charbon. On vous charge 10 000 tonnes en deux heures.

Nous allons vers la ville qui est assez éloignée de ces docks de charbon. Il faut 20 minutes au trot de notre petit cheval. Nous voyons des voitures comme les nôtres en quantité, et des pousse-pousse. Les cochers sont, en général, Malais ou Indiens ; aucun Chinois n'est cocher, tous traînent ces pousse-pousse (des Ritchau). [...]

Nous allons ensuite visiter quelques magasins chinois ; j'y vois beaucoup de bonneterie japonaise et demande le prix des gilets, chaussettes, etc. Les prix sont très bas, mais la confection est bien mauvaise. C'est égal, cela tient sa place et je me demande comment je vais faire des affaires demain. Il y en a des masses de magasins chinois, mais qui reconnaître là-dedans ?

Nous retournons à l'hôtel [de l'Europe], où il y a un café et une terrasse couverte qui donne sur la promenade de Singapour ; à cette heure, elle est un peu vide, nous retrouvons quelques passagers du *Melbourne* qui se préparent à retourner à bord, et j'y accompagne mon ami Paul et Mad en voiture. Je monte avec eux et nous attendons que la cloche du départ invite les accompagnants à se retirer. [...]

Le *Melbourne* commence à se détacher du bord et à s'éloigner rapidement, alors nous tirons nos mouchoirs et tant que nous pouvons nous apercevoir, nous nous faisons des signes en agitant ces petits morceaux de toile blanche. [...]

Mais cette fois, on ne s'aperçoit plus, je me retourne n'ayant autour de moi qu'une foule, grouillante de Chinois, Indiens, Malais, etc., tous à demi-nus, et par ci par là deux ou trois Européens, Anglais naturellement. C'est alors que je comprends mieux mon isolement. [...]

Je retrouve mon hôtel et fais connaissance, le soir même, avec un ou deux Français qui y prennent pension.

A 9 heures, un formidable coup de canon annonce la fermeture du port.

Le canon est anglais, comme tout ce qui est ici.

[Le lendemain] à 7 heures [du soir] le dîner. Pendant le dîner, on parle de l'arrivée prochaine du prince Henri, dont nous avons vu les bateaux à Colombo, avec les deux russes ; et alors le coup inouï fait par les Anglais pour arrêter les Allemands et les Russes dans leur marche vers la Chine, m'est appris.

C'est vraiment incroyable, et cela ne peut qu'exciter l'admiration en faveur de ces joueurs si remarquables. Pour arrêter les autres, sans qu'ils n'aient rien à dire, les Anglais ont simplement donné ordre à tous leurs agents de Port-Saïd à Hong-Kong, d'acheter le même jour tous les charbons disponibles sur le trajet.

Et voilà les vaisseaux allemands et russes bloqués à Colombo, sans charbon. N'est-ce pas génial cette façon de faire ! Ils ont fini par en trouver chez des marchands Indiens qui n'avaient pas vendu à Ceylan, mais au lieu de payer 15 dollars la tonne, ils l'ont payé 33 et ont subi un retard énorme. [...]

Mardi 22 février

Je vais avec M. M... chez des Chinois prendre des renseignements, acheter des échantillons et nous passons la journée à rassembler des documents pour des affaires dont il se chargera quand je lui aurai envoyé les types établis d'après ces notes.

Il n'y a pas d'autre façon de faire dans ces pays. Savoir exactement ce qui se demande, et le faire avec toutes sortes de petits détails de fabrication qui nous paraissent insignifiants, mais auxquels les indigènes attachent la plus grande importance.

Le soir, après dîner, je me trouve avec mes Hollandais qui viennent de prendre sept pousse-pousse pour aller promener ; ils m'engagent à aller avec eux. J'en appelle un huitième et nous voilà partis au trot de ces huit hommes jaunes, qui parlent et rient entre eux tout en tirant leur voiture. Ils nous font faire un tour immense en ville, au travers de rues garnies de monde et sillonnées en tous sens de voitures et de pousse-pousse. [...]

De temps en temps le docteur trouve que nos centaures ne vont pas assez vite, il les interpelle et malais et les voilà partis dans une course désordonnée.

Je me cramponne en me disant « tout à l'heure, nous allons faire une de ces salades ! » car ils veulent se dépasser l'un l'autre. Mais les dames n'ont pas peur et rient aux éclats ; je vois même la grosse femme du docteur qui, trouvant que ce n'est pas assez vite, flanque des coups de pieds dans le bas du dos de son Chinois et lui de repartir au galop en tête de la colonne, et cela au milieu d'une foule comme sur le champ de foire.

Enfin nous voici revenus à l'hôtel au bout de deux heures, pendant lesquelles nos deux hommes n'ont cessé de courir. Le docteur dit : c'est un ½ dollar par tête ; l'un proteste, mais il lui flanque un grand coup de poing en lui disant des noms d'oiseaux en malais, et ils acceptent le règlement.

Vendredi 25 février

Cinq heures coup de canon. Je me lève à six heures et vais prendre quelques photographies. Le fameux bateau hollandais qui devait nous prendre d'abord le mercredi, ensuite le jeudi, n'est pas venu du tout. Ce n'est donc que demain samedi que nous partirons.

Samedi 26 février

Je termine mes préparatifs de départ, fais charger mes bagages et arrive au *Godavery* ; il est près de 9 heures. [...] A 10 heures nous partons.

A Java

Lundi 28 février

A 7 heures, nous sommes sur le pont et commençons à apercevoir au-dessus des nuages le Ghédé et le Salak, montagnes volcaniques de Java.

De tous côtés, de petites îles vertes semblent surgir de l'eau. Bientôt après nous voyons la forêt de mâts des bateaux en rade de Priok, port de Batavia. [...]

Première station à la douane où on vous demande : « Avez-vous des armes, de la poudre et autres choses soumises aux droits ? » On me prie d'ouvrir ma caisse d'échantillons et je passe. Tout près de là se trouve la gare de Tand-Priok où il faut prendre un billet pour Batavia et faire enregistrer ses bagages, car Batavia qui était autrefois au bord de la mer, s'en trouve maintenant à plus d'une lieue et la nouvelle ville est encore plus éloignée.

Les wagons sont ouverts à tous les vents, il n'y fait pas trop chaud. Nous arrivons à Batavia après avoir traversé une végétation luxuriante.

Dans la cour de la station, une foule de voitures de toutes sortes. Je prends un sados (sorte de voiture à 2 roues où on est dos à dos avec le cocher) et me voilà parti.

Première station à l'Hôtel de Ville où je fais ma déclaration de séjour, faute de quoi je serais passible d'une amende de 3 florins par jour de retard [...].

Nous parcourons le camping chinois, car les chinois sont aussi à Batavia et y accaparent le commerce. Dans les rues commerçantes ce n'est qu'une suite de magasins ouverts à tous les vents, dans le genre de déballages et tout cela est bondé de marchandises.

Dans d'autres rues se voit une petite rivière dans le genre de la rue de Nervaux dans laquelle coule une eau jaune comme après un très fort orage et charriant toutes sortes de choses. Cela ne dégoûte pas les Chinois qui s'y lavent, s'y baignent et la boivent même ; pouah !!! ce n'est pas étonnant que les fièvres s'y développent avec une grande rapidité. Après avoir circulé de ci, de là, je me fais conduire à l'hôtel des Indes. [...]

A 1 heure on sert la table de riz. [...] C'est le moment de faire la sieste, mais je n'en veux pas, il me tarde de savoir si je pourrai faire des affaires. Je prends un sados et vais trouver M. V.... ; il me donne quelques adresses que je vais voir. Là aussi, c'est le même genre qu'à Singapour. Batavia est même énormément tributaire de cette ville d'où on fait venir tout ce dont on a besoin ; en faisant des affaires à Singapour, on en fait forcément à Batavia. Je vois de suite qu'il n'y aura pas un grand intérêt à prolonger mon séjour dans l'île merveilleuse de Java au point de vue des affaires immédiates, et comme le climat est très pénible et que je tiens à terminer mon voyage rapidement, je reprendrai le premier bateau sans pousser jusqu'à Surabaïa comme j'en avais l'intention. [...]

La fameuse table de riz ne m'a pas réussi, car je suis pris, vers 7 heures du soir, d'une forte diarrhée. Je m'entoure de suite d'une bonne ceinture de flanelle et me couche de bonne heure.

Mardi 1^{er} mars

Je me lève à 6 heures et vais me promener avec mon appareil photographique ; il fait déjà bien chaud.

Batavia ne ressemble à aucune autre ville. La nouvelle ville s'entend. Ce ne sont que villas au milieu d'immenses jardins. On ne voit pas de ville, on la cherche et on y est. Au milieu de ces grandes rues, un canal peu profond et charriant toujours cette eau jaune dans laquelle, du soir au matin, des hommes, des femmes et des enfants indigènes, se baignent où lavent du linge. [...]

Je vois une grosse maison où j'ai pris rendez-vous et je traite une affaire qui aura des suites si la livraison donne satisfaction. Je m'entends en outre avec M. X..., à qui j'enverrai des types faits sur les modèles que j'ai pris à Singapour et nous convenons de conditions de vente, paiements, expédition, etc. [...]

En Indochine française, de Saigon au Tonkin

Mercredi 9 mars

Le bateau a bien marché, on nous dit que nous arriverons ce soir à 8 heures à Saigon [après 2 jours de navigation], alors tout le monde se met à ses malles, car on doit laisser plusieurs passagers.

A 2 heures, nous apercevons le phare du cap Saint-Jacques et bientôt nous arrivons près de ce cap où nous prenons le pilote qui doit nous faire remonter la rivière de Saigon, car, pour atteindre cette ville, il faut remonter la rivière pendant quatre heures. C'est loin d'être au bord de la mer. Heureusement, nous avons la marée, sans quoi il nous faudrait attendre au lendemain. Cette rivière est très large et est bordée de bois des deux côtés ; les arbustes ne sont pas très élevés, et tous ces bois sont inondés par la marée. On dirait que l'on navigue entre les bois de sapins de la Champagne s'ils étaient inondés.

A part les deux ou trois hauteurs du cap Saint-Jacques, tout le reste est plat comme la main ; c'est donc très monotone et la rivière a des tournants très brusques.

A 5 heures 1/2, on se met à table pour dîner, et à 6 heures 1/2, nous apercevons les mâts des bateaux mouillés à Saigon, le clocher de la cathédrale, etc...

Après une longue manœuvre, nous touchons enfin le wharf sur lequel une cinquantaine de personnes toutes blanches attendent. C'est très drôle de voir tous ces gens tout en blanc ; nulle part ailleurs je n'ai vu pareille unité de costumes. Je distingue Paul qui me fait signe et bientôt nous nous serrons la main.

Il m'emmène en voiture ; nous passons à l'hôtel où il m'a retenu une chambre. Elle est dans l'annexe et n'est guère belle, mais c'est tout ce qu'il y a ce soir, nous verrons demain. [...]

Jeudi 10 mars

J'ai obtenu une autre chambre, je m'y installe. L'après-midi je reçois des lettres et en les lisant, les larmes me montent aux yeux. Je ne croyais pas que ce pût être si émotionnant de lire une lettre des siens, quand on est si loin d'eux. Et cependant ici on se retrouve mieux chez soi. Ce qui me frappe le plus, c'est d'entendre les cloches de la cathédrale, car j'en suis proche.

Après déjeuner, pas moyen de sortir jusqu'à 3 heures.

Les magasins ferment de 11 heures à 2h 1/2 pour la sieste, et pendant ce temps, impossible d'avoir quoi que ce soit. [...]

Samedi 12 mars

Je prends un ordre le matin et après déjeuner vais à Cholon, avec un jeune homme d'une grosse maison d'ici, voir des marchands chinois.

Cholon est à 6 kilomètres de Saigon. C'est une ville tout à fait chinoise. Il n'y a pas plus de 40 à 50 Européens et la population dépasse 100 000. C'est par les marchands de Cholon que se fait tout le commerce de l'intérieur, et il y en a de ces marchands !

On y va par un petit chemin de fer qui traverse une grande plaine semée d'anciens tombeaux annamites. Ce sont de grands monuments où il entre beaucoup de pierres et il y en a des quantités.

Le soir, M. H... [associé de Paul] nous offre une loge au théâtre. On joue *Manon* ; cela ne doit pas être fameux, mais à titre de curiosité il faut y aller.

Le théâtre ressemble à une grande salle de concert, avec des loges de chaque côté et une galerie au-dessus.

Comme il est situé au milieu d'un jardin, toutes les portes sont ouvertes, même celles des loges et l'air circule librement. Le plus curieux est le coup d'œil. Tous les messieurs, et à part les loges ils sont en majorité, sont toujours en costume blanc, et, comme toutes les places sont garnies, cela forme un ensemble qu'on n'a jamais vu nulle part. Une salle remplie de gens en costumes blancs. C'est tellement saisissant que les chanteurs en sont tout impressionnés et chantent très mal les deux ou trois premières fois. A part la chanteuse, qui n'est pas mauvaise quoiqu'avec peu de voix, le reste n'est pas fameux, mais il faut tenir compte que, par cette température, ce doit être très pénible de jouer. La saison va se terminer bientôt, car nous approchons des fortes chaleurs, qui ont déjà fait une apparition prématurée.

Nous avons 32° à l'ombre dans les maisons, mais c'est une chaleur humide, très lourde.

A côté du petit théâtre, on en construit un nouveau, très grand, qui coûtera 2 millions. Il y a autour une charpente en bambous qui forme un enchevêtrement incroyable.

Nous ne restons pas jusqu'à la fin de la pièce, cela nous suffit, à nous blasés encore fraîchement des théâtres de Paris. Nous disons au revoir à M. H... qui part à minuit par le bateau qui va au Cambodge, à Phnom-Penh ; il arrivera lundi matin et restera peut-être 8, peut-être 15 jours. [...]

Dimanche 13 mars

Saigon est une très belle ville, aux rues larges et droite, aux beaux magasins. On ne s'y sent nullement dépaysé comme à Singapour ou à Batavia. Là on se sentait à mille lieues de chez soi.

Saigon a bien l'aspect d'une ville française, de Marseille surtout. Cafés ouverts jusqu'à une heure ou 2 du matin, magasins genre français ; tout cela donne de l'animation.

Les villes anglaises, Singapour par exemple, ont de très belles constructions ; les maisons de banque sont des palais, et il y en a beaucoup ; de grosses maisons de commerce anglaises sont aussi installées, mais tout cela ne donne pas de mouvement et en outre pas de cafés, donc le soir pas de lumières, pas de terrasses encombrées de tables bruyantes où l'on peut soi-même aller s'asseoir. Il faut rentrer à l'hôtel ou être reçu dans un club.

Les monuments de Saigon sont le Palais du gouvernement général, très beau et immense bâtiment avec perrons, colonnades etc., la Cathédrale, le Château d'Eau, le Palais de Justice, l'Hôtel des Postes, aussi monumental que celui de Paris, mais avec des employés complaisants.

Il y a aussi un jardin zoologique très important, de très beaux boulevards bordés de tamariniers.

Samedi 19 mars

L'on me présente à M. B..., entrepreneur à Hanoï, qui repart par le prochain bateau et sera ainsi mon compagnon de route. Comme tous ceux à qui je dis que je viens en Indo-Chine pour voir ce qui s'y vend et tacher de le produire, il en est très surpris, n'ayant encore jamais vu un industriel venir ainsi. Il me cite même le fait d'un représentant d'une maison de boutons de France à qui on indiquait une modification à apporter à la queue de ses boutons pour qu'ils soient adoptés par les indigènes et vendus par quantités énormes.

- Il faudrait modifier notre matériel, nous ne le pouvons pas !

A côté de cela, les Allemands, qui sont à la piste de tout ce qui peut plaire aux indigènes, modifient leur matériel ou en créent un tout spécial au modèle désiré et ils enlèvent toutes les affaires.

Jedi 24 mars

6 heures, le bateau siffle ; on entend le dernier remue-ménage, les adieux ; nous commençons à remuer, nous sommes partis. Nous redescendons la rivière de Saigon, car nous sommes à 150 kilomètres de la mer ; c'est aussi monotone qu'à la montée.

Nous arrivons au cap Saint-Jacques au moment du déjeuner. Je retrouve à bord M. B..., l'entrepreneur de Hanoï, ainsi que le fils d'un grand négociant d'exportation, à qui je suis allé proposer mes produits et avec qui je dois entrer en relations d'affaires.

Le bateau n'est pas bien grand, mais il est assez confortable. La lecture, la conversation, la sieste et quelques parties de manille ou de jacquet, sont toutes les distractions.

Vendredi 25 mars

[...] Nous arrivons à Nhatrang, première escale. [...] Des petits bateaux à voiles et la chaloupe à vapeur de la Compagnie viennent à nous, car nous venons de stopper en tirant un coup de canon. Quand on n'est pas prévenu, à bord d'un bateau, cela fait un rude effet. M.B..., - un colosse- nous dit, quelque temps après, qu'il était juste à ce moment aux water-closets, situés au-dessous du canon. Il poussait... Boum !!!... le canon part !... Il a cru que c'était lui qui venait d'éclater ! [...]

C'est à Nhatrang que le docteur Yersin a installé une fabrique de sérum contre la peste. Un de ses aides (vétérinaire) est monté à bord pour venir à Haiphong et de là dans l'intérieur où sévit la peste bovine. Il nous raconte un peu les bizarreries du docteur dont la maison est désignée sous le nom de Maison du Diable par les indigènes. [...]

Jedi 31 mars

Visites aux négociants d'Hanoï. Je suis reçu très cordialement. Tous sont surpris de voir un industriel français venir les visiter, l'on me dit même que je suis le premier, aussi sont-ils très disposés à me remettre des ordres.

Je me renseigne sur leur manière de faire, époques de paiement, façon de règlement, sur les articles qui les intéressent ; bref, je prends des ordres sérieux chez tous les bons avec promesses de suites.

Vendredi 1^{er} avril

Le temps est toujours humide et froid. Le matin, je vais visiter l'usine électrique d'Hanoï et reste à déjeuner avec le directeur, M.P..., dont j'ai fait la connaissance à Paris.

Hanoï est éclairé à l'électricité ; les rues, les boulevards ; dans tous les hôtels et les habitations particulières, vous avez l'électricité qui, de plus, marche très bien ; aussi l'usine est-elle très importante et on se dispose encore à l'augmenter.

L'après-midi, je vais visiter la filature, car Hanoï possède une filature de 10 000 broches, montée et dirigée par un Troyen ; mais, en ce moment, il est en train de vendre à des Chinois.

L'usine se trouve donc arrêtée, mais c'est l'une des industries ayant le plus de chances de succès là-bas. Il y a certainement une fortune à faire dans la filature. J'ai étudié très à fond la question, l'an dernier, avec un de mes amis qui était disposé à venir ici monter et diriger une filature ; nous avons eu devis, plans et tous renseignements pour cela et étions certains d'un beau résultat ; mais quand il s'est agi de trouver quelques fonds en dehors des nôtres, fuite générale !

- Pour le Tonkin ?... Pays de sauvage !...

Comme on est mal renseigné, en France, et ceux-là mêmes qui ne consentiraient pour rien au monde à confier quelques capitaux des gens qu'ils connaissent depuis longtemps, qui sont honorables, sérieux et ont toutes chances de réussir, iront au pas de course les porter à des inconnus pour l'exploitation d'une mine d'or quelconque, qui n'existe quelque fois que sur le papier, mais dont une réclame savante et bien payée a vanté les chances de gain.

Les bonnes affaires dépendent des gens qui les dirigent et n'ont pas besoin de réclame. [...]

A Hong-Kong

Mardi 12 avril

[...] Hong-Kong est une île, comme toujours (Colombo, Singapour, etc.). C'était un rocher montagneux, mais il se trouvait abriter une baie superbe. Les Anglais se sont installés là, et de ce rocher, en 50 ans, ils ont fait une ville magnifique, en amphithéâtre, avec des arbres et de la verdure. C'est aujourd'hui le second port du monde !

Quelle différence avec nous ! Ainsi Saigon qui est une très belle ville, ne pourra jamais faire un port important puisqu'il y a quatre heures de rivière pour y parvenir. Si au lieu de bâtir Saigon à côté de Cholon (la ville chinoise), on l'avait établie au cap Saint-Jacques, à l'entrée de la rivière, cela aurait fait un port de mer sur le passage des bateaux et le climat y eût été tempéré par la brise de mer.

De même à Haiphong où des bateaux de petit tonnage peuvent seuls monter. A Haiphong, il n'y avait que des marais : il a fallu surélever tout le sol sur lequel est bâtie la ville d'au moins deux mètres, c'est un travail énorme qui a été accompli ; mais au lieu de cela, si on avait bâti la ville à Dosson, au bord de la mer, il n'y avait pas ce travail et on pouvait arriver à avoir un port de mer. Si on se décide à en créer un ce sera à Tourane où il y a une baie superbe bien entourée, mais il faudra que des chemins de fer soient créés et relient Tourane à Saigon et à Hanoi. [...]

Mercredi 13 avril

Le lendemain, dès 6 heures, tapage infernal ; je me lève à la hâte et monte sur le pont, le soleil commence à se lever et le spectacle est vraiment magnifique. Devant est Hong-Kong qui se dresse en amphithéâtre, car le rocher sur lequel elle est bâtie est très élevé (550 mètres) sur peu de profondeur. Des bateaux nombreux sillonnent le port en tous sens. Le nôtre est entouré de jonques et de sampans chinois qui viennent pour décharger les cochons et c'est un spectacle inénarrable. Chaque sampan a pour équipage une famille, un ou deux hommes, une ou deux femmes et des enfants. Tout cela naît, vit, se marie et meurt dans son bateau. [...]

Bientôt deux chaloupes à vapeur arrivent à bord. Ce sont les deux chaloupes de deux hôtels qui viennent chercher les passagers. Nous descendons à Hong-Kong-Hôtel, qui donne en face la baie.

C'est un hôtel qui a cinq étages. Au deuxième, j'ai le numéro 134. C'est la vie anglaise tout à fait. A 6 heures, café dans sa chambre ; de 8 à 10 heures, déjeuner se composant de jambon, rôties, œufs, légumes, etc., le tout arrosé par du café au lait ; de 1 heure à 2h ½, le tiffin, même menu, avec de l'eau ou du vin, et se terminant pas une tasse de café ou de thé ; à 4 heures, on peut encore avoir une tasse de thé ou café dans sa chambre, et de 7h ½ à 9 heures, dîner.

Je vais voir le directeur de la Banque d'Indo-Chine pour qui j'ai un mot, il est très aimable et déplore qu'il y ait si peu de Français venant à Hong-Kong. Il n'y en a presque pas, dix ou douze tout au plus, aussi les affaires avec la France sont-elles nulles et n'y connaît-on pas les produits français. Les Allemands sont venus s'y implanter depuis quelques années et ont enlevé une partie des affaires aux Anglais. [...]

Je rentre à l'hôtel et attends M. C... pour dîner. Il me dit qu'il a voulu me présenter au Club, mais que mon nom y était déjà porté. De même sur le journal du soir, je vois mon nom parmi ceux des passagers arrivés à Hong-Kong. [...]

Jeudi 14 avril

Je suis invité à déjeuner par le directeur de la Banque d'Indo-Chine ; il reste à mi-côte du pic. Je vais le chercher et nous prenons chacun une chaise à porteurs ; avec les pousse-pousse, c'est le seul moyen de locomotion ici.

Pas voitures, quelques chevaux pour les courses (il y a un champ de courses superbe) et pour jouer au polo.

Pour monter au pic, c'est tellement raide, que les pousse-pousse ne peuvent pas.

Nous voilà donc partis tous deux côtes à côtes chacun dans notre chaise. C'est un fauteuil en jonc supporté par deux longs bambous que les porteurs se mettent sur les épaules. Quand il fait soleil on pose au-dessus du fauteuil un petit dais en toile blanche ; on est vraiment pas mal là-dedans.

Les gens qui ont leur chaise à eux, (c'est-à-dire toutes les dames et les gentlemen) ont en général quatre porteurs chinois, habillés de même, vestes et pantalons blancs avec bordures bleues et chiffre de la personne sur le bras des porteurs. Le gouverneur a des porteurs habillés de rouge, le sous-gouverneur en a qui sont en blanc avec grandes écharpes et bordures rouges. C'est très joli. Cela doit être dur pour ces gens, ils montent la côte en marchant vite, quoique ce soit très raide.

J'entends mon porteur d'arrière qui souffle comme un bœuf, il est temps que nous arrivions. Des villas se dressent tout le long de la montée. On creuse la montagne, avec les déblais on fait un remblai de manière à arriver à avoir une belle plate-forme et on construit la villa. Les Anglais ont planté des masses de pins maritimes, des eucalyptus, etc., pour assainir et maintenant tout ce côté de l'île n'est qu'un massif de verdure.

La maison occupée par M. A. est juste au-dessus du jardin public. C'est comme toujours vaste, bien meublé et très confortable. [...]

Après le déjeuner, nous descendons à pied en traversant le jardin botanique, admirablement dessiné et se composant de terrasses successives reliées par des escaliers monumentaux. Des fleurs en quantité dans les massifs, je remarque un massif de balsamines qu'on vient de repiquer, elles sont déjà grandes et grosses comme mon porte-plume. Et dire que tout cela n'était qu'un rocher descendant presque à pic jusqu'à la mer. Après être retourné à l'hôtel, je reviens vers quatre heures prendre M. A., et nous allons pour monter au pic. Un petit tramway funiculaire nous mène près du sommet.

Durant la montée, je ne regarde que devant moi, aussi, arrivé en haut et me retournant, je suis saisi par la beauté du spectacle, toute la baie remplie de bateaux et la petite presque-île en face qui est aussi aux Anglais et sur laquelle ils ont bâti une petite ville ; au fond de cela des montagnes qui forment la limite de leur possession et terminent la clôture circulaire de la baie.

C'est un spectacle vraiment magnifique, d'autant plus qu'on a cela sous les pieds. Autrefois, le rocher descendait presque à pic jusqu'à la mer, mais les Anglais, petit à petit, ont comblé et gagné un assez grand terrain sur la mer même, c'est ce qui forme la ville. Un magnifique et colossal hôtel est bâti à côté de nous, sur le pic. L'été, il regorgeait de monde ; mais les Anglais, voulant augmenter leurs troupes par ici, ont acheté l'hôtel pour en faire une caserne ; ils sont en train de travailler à l'aménagement. [...] Ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces villas, perchées dans la montagne, ont le gaz et l'eau : le confort avant tout.

[...] Ensuite nous allons au club, où M. A... m'a inscrit. C'est un vaste monument carré en pierres de taille, au bord de la mer. Toutes les maisons, du reste, sont des monuments ; trois étages, mais quels étages ! chacun en ferait deux des nôtres. Toutes les salles sont aussi élevées que celle de l'Hôtel de Ville.

Ascenseur, lumière électrique, etc... Au rez-de-chaussée, à droite, une salle avec trois immenses billards à bourses, à gauche, une autre salle avec deux billards, sur la face de derrière, une immense salle de jeux de boules [...], dans la partie restant au rez-de-chaussée, se trouve le lavatory ; 12 cuvettes au moins avec glaces devant, eau chaude et eau froide, savonnettes, brosses à ongles, serviettes [...]. A côté de cela water-closets, comme on en voit bien peu en France. C'est à vous donner envie d'avoir la colique pour en profiter souvent.

Nous montons au premier ; là vaste salle des Pas-Perdus, sur laquelle ouvrent tous les petits salons. Dans cette salle sont affichées toutes les nouvelles, dépêches, etc.

Toutes les sociétés de sport (et il y en a !) ont leur tableau où sont placardés les matchs, les fêtes, le nom des joueurs qui doivent y prendre part, etc. ; faisons la tournée de cette salle : à droite, salon pour écrire [...]. Nous continuons par la salle de lecture sur la façade de gauche. Deux grandes tables comme des comptoirs sont au milieu. En tas et par genres tous les journaux importants du monde. [...]

Sur la façade de gauche, grand bar [...].

Tout autour de ce premier étage, une vaste galerie avec terrasse carrée avançant au milieu de la façade, au-dessus de l'entrée. [...]

Au deuxième, c'est la bibliothèque, qui occupe toute la façade, avec un nombre de livres énorme. A droite et à gauche sont des salles de restaurant [...].

Comme au premier, une galerie fait tout le tour du bâtiment, sur laquelle ouvrent tous les salons.

Au troisième, ce sont des chambres pour les membres du dehors qui viennent passer quelques jours à Hong-Kong. [...] Chaque membre peut présenter ses amis de passage qui, comme moi, ont le droit d'aller au cercle pendant six jours.

[...] Aussi, avec tout ce confortable à leur disposition, les Anglais se trouvent-ils partout chez eux. Du moment qu'ils ont leur criquet, leur football et leur club, ils pensent très peu au retour en Europe. Dans les colonies françaises, au contraire, vous n'entendez que des gens vous disant : « Ah ! encore dix-huit mois avant de retourner en France » ; et, six mois d'avance, ils prennent leur billet et retiennent leur place. Aussi ne pensent-ils pas à faire rien de durable, c'est du provisoire.

Vendredi 15 avril

[...] Je vais à l'office de la Canadian Pacific Railway C^o, qui a télégraphié hier à Yokohama pour savoir s'il restait des places sur les empress qui vont à Vancouver. Il y en a encore 2 qu'on me fait choisir sur un plan de bateau. Je fais donc dresser mon billet pour Paris. Je conviens de tout : nourriture à bord du chemin de fer, couchette de nuit, etc. C'est alors que j'envoie une dépêche à Troyes avec ce seul mot : « Circulaire ».

Je dois partir dimanche à la première heure sur le *Rohilla*, bateau anglais allant au Japon. Il faudra donc que j'y aie couché samedi soir. Ensuite, de Yokohama je prendrai l'Empress of India pour Vancouver. [...]

Après dîner, je sors faire une petite promenade et j'entends de la musique, ce qui me fait me diriger de ce côté. C'est la musique militaire anglaise. [...]

Ça se passe au bas du chemin conduisant au tramway du pic. Là encore, le côté pratique des Anglais se montre. La station du tram est à 3 ou 400 mètres de l'angle de ce chemin qui y monte. Quoique planté de grands arbres de chaque côté, on voit cette station du bas.

Il part un train tous les quarts d'heure. Le jour trois disques (rouge, vert, blanc), la nuit trois lanternes des mêmes nuances indiquent aux voyageurs, au moment où ils prennent le chemin et ont ces 3 ou 400 mètres à faire :

1^o Le train va partir, dépêchez-vous.

2^o Le train vient d'arriver, vous avez le temps de venir sans vous presser.

3^o Le train n'est pas encore là, vous avez tout le temps voulu. [...]

Samedi 16 avril

[...] Je sors de l'hôtel et vais prendre un petit vapeur qui va à Kowloon, c'est la petite ville bâtie par les Anglais en face de Hong-Kong, sur la pinte qui avance dans la baie. Il faut vingt minutes pour y aller en traversant toute la baie sillonnée de bateaux de toutes sortes. [...] Au quai de Kowloon c'est encore plus encombré d'immenses bateaux qui chargent ou déchargent des marchandises.

Je prends un ritchau et lui dis de me conduire aux docks où le *Hanoi* est en train de se faire gratter. [...] Nous traversons une petite ville chinoise et sommes enfin à la porte de ces docks. Midi sonne, et les ouvriers en sortent en grand nombre. J'entre malgré cela et vois trois Indiens entre lesquels passent les ouvriers chinois. Les Indiens, qui font partout ici la police, ont des têtes caractéristiques avec leur barbe noire qu'ils roulent en la

remontant le long de la joue, et leur énorme turban rouge, jaune ou bleu. En ce moment, ils palpent de leurs deux grandes mains chaque Chinois qui sort des ateliers pour s'assurer qu'il n'emporte rien. [...]

Ces docks sont immenses, ce sont les plus grands du monde ; on peut mettre deux cuirassés au bassin à la fois. Après avoir contourné quelques bâtiments, j'aperçois un bateau sorti de l'eau qui me paraît être le *Hanoi*, et en effet, ça l'est.

Le bateau est complètement sorti de l'eau et repose bien droit sur des taquets qui permettent de passer même dessous. La quille est à plus d'un mètre au-dessus du sol.

Quelle masse quand on le voit comme cela, il est bien haut comme une maison. Par côté on a établi un plan incliné qui permet de monter à bord. Je fais l'ascension et me dirige vers la salle à manger où se trouvent trois ou quatre personnes prêtes à se mettre à table.

Le capitaine arrive, il est tout content de me voir, il croit que je viens déjeuner et fait mettre un couvert, mais je m'excuse et le remercie, ce qui lui fait de la peine.

Je lui annonce mon départ pour le lendemain matin en lui disant que je suis venu seulement lui serrer la main. [...]

Lundi 18 avril

Je fais un petit tour sur le pont ; ce qui m'amuse, ce sont les Anglais se rencontrant le matin. « Gaoude Maonningue ». Ils se disent cela sans se saluer de la main ou faire le moindre sourire, on dirait que ce n'est pas à vous qu'ils parlent. Et ceux qui arrivent à table sans avoir vu personne encore : ils entrent, vont à leur chaise, s'assoient, et aussitôt, avec une espère de petit regard circulaire, mais sans se déridier, « gaoude maonningue » ; aussitôt, trois, quatre ou cinq « gaoude maonningue » se répondent successivement, c'est à se croire transporté à l'ancienne mare aux grenouilles de Saint-André.

Moi aussi, je suis arrivé à pousser assez gentiment mon petit « gaoude maonningue », ce qui fait que je tiens assez bien ma petite partie dans le concert en question. [...]

Au Japon

Jeudi 21 avril

Je me lève de bonne heure, car nous arrivons en face des îles du Japon. Le soleil est levé et le paysage est très joli. [...] Mais le pilote arrive dans son bateau, il s'accroche après nous et nous dirige jusqu'en vue de Nagasaki, où nous jetons l'ancre.

Le bateau du service de santé arrive et deux ou trois médecins japonais montent à bord. Comme nous venons de Hong-Kong, où il y a la peste, nous devons être examinés. [...] On fait ranger tout le monde sur le pont ; les passagers de 1^{re} d'un côté, ceux de 2^e de l'autre, ensuite l'équipage et surtout le matelots, mécaniciens et chauffeurs chinois. L'un d'eux est un peu malade, mais on ne nous a pas dit ce qu'il a.

Les médecins japonais passent devant nous en nous comptant, pour voir si tous ceux qui sont sur le registre du bord sont là. Puis ils vont à l'avant du bateau voir le malade. Bientôt après, on l'apporte sur une civière, il est effrayant à voir, on le descend dans un bateau japonais où sont plusieurs infirmiers et on le mène à terre pour être examiné. On nous laisse entrevoir que peut-être nous allons avoir un jour de quarantaine, aussi ceux qui voulaient descendre à terre peuvent y renoncer pour aujourd'hui. Nous restons donc indécis sur ce qui va se passer, sans savoir que faire jusqu'à l'heure du breakfast (9 heures) pendant lequel s'engagent des discussions sur le malade du matin. [...] Deux heures après nous apprenions que nous étions en quarantaine pour huit jours. Le Chinois avait bien la peste. Le docteur du bord l'avait bien vu, il avait même passé toute une nuit près de lui, mais n'avait rien dit pour ne pas nous effrayer. Le pavillon jaune est hissé, ce qui indique que nous sommes contaminés et demain matin on nous mènera au sanatorium pour y prendre un bain pendant que nos habits seront passés à l'étuve et qu'on désinfectera le bateau. Ennuyeuse perspective ! Un médecin japonais reste à bord pour s'assurer que nous n'essayons pas de forcer la consigne. On compte sur ce qu'on fera pour éviter que nos effets propres ne passent à l'étuve, ce qui abîme tout. Le capitaine nous engage à préparer tout ce que nous voulons sauvegarder et après le dîner auquel assistera le Japonais, il l'entraînera à l'écart et on descendra tout à la cale en ne laissant dans nos cabines que les choses non fragiles. [...] Le dîner n'est pas gai, car c'est un rude contretemps. Plusieurs, comme moi, comptaient avoir douze à quinze jours à passer au Japon et ne vont plus en avoir que quatre ou cinq. [...]

Dimanche 24 avril

[...] Je me promène sur le pont et assiste à la revue de tout l'équipage, par le capitaine et les officiers en grande tenue. Ils sont suivis par les trois ou quatre médecins japonais qui viennent tous les jours. Tout petits ces Japonais et habillés tout de noir. [...] Plusieurs parlent un peu l'anglais ; Ah ! cette langue anglaise, on peut aller partout avec. C'est pour cela que les Anglais n'en apprennent en général pas d'autre. [...]

[Miss] me dit qu'elle a constaté que les Français ne se moquaient cependant jamais, lorsqu'un étranger parle mal en demandant un renseignement, tandis que les Anglais, lorsqu'un étranger parle mal en anglais, se tordent avant de lui répondre, ce qui n'est pas poli. De là sans doute leur hésitation à se décider à parler à un étranger dans sa langue, quand ils la connaissent un peu. [...]

Jeudi 28 avril

[...] J'ai oublié de dire que le pauvre Chinois descendu à terre, malade de la peste, était mort deux jours après notre arrivée. De là les mesures rigoureuses prises. Nous avons été gardés nuit et jour par un petit sampan contenant un garde japonais. Mais des provisions fraîches sont apportées tous les matins et le poisson surtout est délicieux. [...]

Vendredi 29 avril

[...] Après le tiffin, les médecins japonais viennent et nous délivrent de notre quarantaine ; le pavillon jaune est enfin descendu aux acclamations des assistants et, bientôt après, l'ancre levée, nous partons au port de Nagasaki. [...]

Samedi 30 avril

Il fait assez beau, le bateau est reparti à quatre heures du matin et nous nous retrouvons en pleine mer. [...] Le *Rohilla*, à cause du retard, ne peut plus aller jusqu'à Yokohama ; nous allons donc être obligés d'aller de Kobé à Yokohama sur un autre bateau ou par chemin de fer. [...] L'Américain a son programme tout tracé. Il doit aussi prendre l'*Empress of India* le 6 mai à Yokohama, il ne lui reste donc plus grand temps pour voir le Japon, mais il faudra quand même qu'il voie tout. Il a étudié à fond ses guides et connaît son affaire. Nous arriverons demain, dit-il, à Kobé, vers midi ; l'après-midi je visiterai Kobé, lundi matin Osaka ; je serai le tantôt à Kioto, l'ancienne capitale, ville la plus intéressante. J'en repartirai le mardi dans la journée pour Yokohama, je m'arrêterai coucher en route pour voyager de jour et voir le paysage. J'arriverai à Yokohama mercredi soir, irai visiter Tokio, la capitale actuelle le jeudi, j'aurai le vendredi matin pour voir Yokohama et à midi à bord de l'*Empress of India*.

J'irais bien avec vous, mais je n'ai plus d'argent. J'en ai pour deux pour cette traversée, en voulez-vous ? Accepté ! et voilà comment je vais visiter le Japon avec un Américain. [...]

Lundi 2 mai

[...] J'ai appris que nous avons obtenu gain de cause auprès de la Compagnie, qui ne nous fait pas payer la nourriture de quarantaine et nous donne un billet pour Yokohama par chemin de fer. [...]

Nous partons ; dans notre compartiment de 1^{re} il y a assez de monde, d'abord nous quatre, un autre groupe d'Anglais, et deux ou trois Japonais européens. C'est un wagon avec banquettes de côté, comme dans un omnibus. Au fond, les W.C., très confortables, avec cuvette pour se débarbouiller, savonnette, serviettes et en outre une carafe d'eau et un verre, grande glace. Le wagon est éclairé à l'électricité.

Ils ne sont pas en retard, ces Japonais. Du reste, ce qu'il y a de curieux dans leurs villes, c'est le nombre prodigieux de fils télégraphiques électriques, téléphoniques. Ils voyagent énormément. Aussi les secondes sont bien garnies et les nombreux wagons de troisième sont bondés dans tous les trains que nous rencontrons.

[...] Osaka est la ville la plus industrielle du Japon. Dire le nombre de cheminées d'usine qu'on voit est impossible. C'est inouï et Troyes, qui paraît en avoir beaucoup, est de la Saint-Jean à côté. [...]

Tout le long de la voie, des maisons, des villages qui semblent se tenir les uns les autres tellement ils sont rapprochés et des gens partout dans les champs. [...] Pas un pouce de terrain cultivable n'est perdu. Nous arrivons à Kioto à 3 heures, nous prenons des pousse-pousse et, après une bonne demi-heure de trot, nous arrivons à l'hôtel. [...]

Kioto est l'ancienne capitale du Japon, c'est l'une des villes rares restées japonaises. Malgré cela, un tramway électrique sillonne les rues nombreuses. La ville est excessivement étendue. Cela ressemble à une série de travées d'un immense champ de foire. Toutes les maisons qui n'ont qu'un tout petit premier étage, sans grenier, forment au rez-de-chaussée une boutique ou un atelier tout grand ouvert, et il y en a, toujours et toujours avec de grandes lanternes japonaises en papier, surmontées d'un parasol, également en papier, pour garantir la lanterne de la pluie. [...]

Les rues sont étroites et animées, de sorte que les pousse-pousse sont obligés de crier à chaque instant pour faire dérouter les gens et avant le tournant des rues pour prévenir des rencontres : « Oh ! oh ! oh ! » Ça fait un potin et ils courent au milieu de tout cela. [...]

Vendredi 6 mai

[...] Voici 11 heures, il est temps de partir. [...] Je vais à bord de l'*Impress*. [...]

A travers le continent américain

Mardi 17 mai

Je me réveille à 6 heures et vois en face du hublot des gros piliers de bois ronds ; le bateau est arrêté. Nous sommes au wharf du sanatorium de l'île de Vancouver, car comme nous avons 500 Chinois et Japonais à bord, ils doivent être désinfectés. On commence par les Chinois qui sont à l'avant du bateau, mais du diable si je me doutais qu'il y en eût tant. Les Japonais ont changé leurs robes japonaises contre des costumes européens. Dieu ! qu'ils sont vilains ainsi. Pendant qu'on les mène désinfecter, nous allons faire une petite promenade dans l'île. Il n'y a guère que quelques grandes maisons vides, sortes d'hôtels pour le cas où les bateaux laisseraient leurs passagers en quarantaine. [...]

Nous partons ensuite pour Vancouver, et durant ce trajet, l'agent du Canadian [Pacifique Railway] nous fait nos billets avec l'itinéraire que nous choisissons pour la traversée de l'Amérique. Il ne parle pas du tout français, mais cela va tout de même. Je désire rentrer de New-York par un transatlantique français, ce sera sans doute la *Champagne* ; une dépêche sera envoyée par lui pour retenir une place sur ce bateau ; l'on me donnera à Winnipeg, au milieu du trajet, la réponse et le numéro de ma cabine. [...]

Mercredi 18 mai

[...] Quelle organisation et quelle simplicité.

Chacun a sur son billet le nom du wagon qu'il doit prendre et le numéro de sa place. Je dois monter dans le Karagawa Car n°12. [...]

Après déjeuner, nous gagnons le train qui est à 100 mètres du bateau, et montons en wagon. Vancouver est un point de départ pour le Klondike, aussi dans tous les magasins il y a des objets spéciaux pour ce pays et des affiches partout, pour le Klondike, etc., etc. [...]

Nous traversons bientôt des bois de sapins immenses. Toute la forêt a été brûlée en 1886 et Vancouver, qui se trouvait au centre, l'a été aussi en entier, sauf une maison. La ville n'a donc pas plus de douze ans. Cette forêt est très triste ainsi, car on n'a pas pris la peine d'arracher les sapins brûlés et ils sont toujours là, tout noirs, comme de grands fantômes. [...] Tous les ouvrages d'art sont en bois. Les ponts de chemin de fer en bois sont sans balustrades, et comme il n'y a qu'une voie, il semble à ce moment qu'on traverse l'espace. Il y a des viaducs presque aussi grands que celui de Chaumont, en bois et à moitié circulaires, et toujours sans garde-fous. Il n'est pas étonnant que, de temps en temps, un pont s'écroule. On tâche d'en faire un neuf à côté, avant que l'ancien ne soit trop mauvais, et on détourne un peu la ligne pour passer sur le nouveau, puis on met le feu au vieux. [...]

Vendredi 20 mai

Journée ennuyeuse au possible ; nous traversons d'immenses plaines plates et sans le moindre petit buisson à perte de vue. Le camp de Châlons sans les bois de sapins. Je me dis que je ne pourrai jamais résister à l'ennui jusqu'à lundi.

Samedi 21 mai

Dans le courant de la journée, le paysage s'anime un peu. Nous comptons jusqu'à quatre maisons autour de la station. Devant l'une, il y a quatre jeunes arbres de plantés, les seuls que nous ayons aperçus depuis la veille au matin. A une station plus importante, nous voyons des Indiens, hommes et femmes en costume et à la figure peinte, qui viennent pour essayer de vendre des cornes de buffles montées et arrangées par eux.

Enfin, à quatre heures, nous sommes à Winnipeg, grande ville toute neuve, mais déjà importante. Les tramways électriques sillonnent la grande rue que nous coupons perpendiculairement. Ils traversent les voies du

chemin de fer, car, là aussi, pas de barrières. Et des bicyclettes, ce qu'il y en a ! des hommes et des femmes en quantité qui attendent que le train soit passé pour traverser. Je prends un cliché photographique et je vais à l'Agence qui est dans la gare, au deuxième. On me dit que ma place est retenue sur la *Navarre* ; ce devait être la *Champagne*, mais par suite d'un accident qui lui est survenu, c'est la *Navarre* qui marchera.

Je demande aussi à modifier mon itinéraire et à aller à Montréal avant d'aller à Toronto, ce qui sera plus pratique.

Nous repartons au bout d'une demi-heure et continuons à avancer vers des lieux plus civilisés. Ce qu'il y a de curieux dans ces villes nouvelles d'Amérique, c'est que tout est en bois. Cela pousse comme un champignon, une ville ; mais on ne se donne pas grand mal pour les rues. Les maisons sont toutes en bois et, afin de ne pas être obligé de niveler les rues, on fait de chaque côté un trottoir en grosses planches, comme devant les baraques des foires, et allez-y ! Par contre, le milieu de la rue est souvent une fondrière. [...]

Lundi 23 mai

A quatre heures, nous arrivons à Ottawa, capitale du Canada, et nous apercevons de très beaux monuments. C'est une grande et belle ville. Là, je vais pour mettre une lettre à la boîte et je m'adresse à un vieux facteur qui me répond en très bon français ; c'est évidemment sa langue maternelle. [...] Nous traversons un immense pont sur le Saint-Laurent. Là encore, des quantités considérables de bois flottants. La vue de la ville, de ce pont, est magnifique. Bientôt après, le paysage a de grandes ressemblances avec le nôtre : des champs cultivés, des maisons dans le même genre et des enseignes françaises. X..., bonnetier, voiturier, etc. Dieu ! le beau pays que nous avons là et que nous avons laissé aller. C'était bien plus près que Madagascar et il y avait des ressources. Il y a beaucoup de Français au Canada ; dans certaines rues de Montréal, où nous arrivons à 5h. 1/2, on entend très bien parler français. [...]

La rue Sainte-Catherine est la principale rue commerçante : de très beaux et vastes magasins la bordent, avec des étalages très bien disposés. Je vois des masses de bonneterie, des chaussettes écossaises comme celles que nous faisons ; mais tout cela vient d'Allemagne. [...]

Mercredi 25 mai

A l'hôtel Quenn's Hôtel [de Toronto], vers 8 heures, je déjeune et vais me promener par la ville. C'est l'heure où on se rend à son travail et, là aussi, on ne voit que des bicyclettes. Certainement tous ces employés des deux sexes ont leur bicyclette pour aller à leur travail. Je compte 8 ou 10 jeunes femmes à bicyclette presque à la file et seules.

Je fais une promenade dans le tramway électrique. La ville est très étendue et très belle ; de superbes magasins partout. Je vois en passant un énorme massif de bâtiments en construction. Ce sont les bâtiments municipaux qui formeront un carré colossal.

Je vais aussi au bureau de l'Agence du C. P. R. pour faire régulariser mon billet et, à une heure, je prends le bateau *La Chicora* pour Louisville, en traversant le lac Ontario. [...]

Vendredi 27 mai

[...] A 7 heures, nous arrivons à New-York.

Samedi 28 mai

[...] Nous partons vers huit heures en omnibus pour le quai d'embarquement. Je trouve là ma valise que j'ai expédiée de Vancouver. J'avais encore peur pour elle. Je la fais monter à bord de la *Navarre* et j'y monte moi-même. [...]

Traversée du retour

Le temps passe avec peine, on pense au retour prochain, on ne cherche pas trop à se lier comme lorsqu'on part vers l'inconnu. De là plus de froideur. En outre, nous traversons pendant plusieurs jours des brouillards si épais qu'on ne voit pas les extrémités du bateau, alors de minute en minute, la sirène fait entendre son appel si impressionnant « hou... hou... hou... hou !!! » c'est lugubre, surtout la nuit.

La mer est belle cependant, deux jours à peine de mauvais temps et nous arrivons le dimanche seulement en vue de la pointe anglaise. A une heure ou deux du matin, nous serons en vue du Havre.

Lundi 6 juin

Le branle-bas commence dès 3 heures du matin, aussi faut-il se lever et fermer sa valise. Ce n'est que vers 8 heures qu'un petit vapeur vient nous chercher. Car nous ne pouvons entrer au port à cause de la marée.

